

VOUS PROPOSE :

Barbara

de Christian Petzold avec Nina Hoss, Ronald Zehrfeld, Rainer Bock
Allemand – Sortie : 2 mai 2012
V.O.S.T. - 1h45

★ **Berlinale 2012 : Ours d'Argent du Meilleur réalisateur** ★

Christian Petzold, réalisateur allemand né le 14 septembre 1960 à Hilden. Après avoir fait son service civil dans un ciné-club de Rhénanie, il finit ses études (lettres et théâtre) à Berlin. Diplômé de l'Académie allemande du film et de la télévision de Berlin (DFFB) où il est l'élève de Harun Farocki et de Harmut Bitomsky, il devient ensuite assistant à la réalisation puis réalisateur.

De 1988 à 1994, il tourne au cours de ses études de cinéma divers courts métrages et collabore à d'autres films, notamment ceux réalisés par Harun Farocki, Harmut Bitomsky et Thomas Arslan. Son film de sortie d'école en 1994 est un téléfilm *Pilotes*, coproduit par la société de production Schramm Films avec laquelle Petzold collabore depuis cette date. Il réalise ensuite deux autres téléfilms policiers *Cuba Libre* (1996) et *Die Beischlafdiebin* (1998). C'est en 2000 qu'il réalise son premier long-métrage sorti en salles : *Contrôle d'identité* (*Die Innere Sicherheit*) dont il signe également le scénario. Ce film fera de Christian Petzold l'un des chefs de file de la "nouvelle nouvelle vague" du cinéma allemand (et notamment de ce qu'on a appelé l'"école de Berlin") et lui permettra d'être, par la suite, fréquemment, sélectionné en compétition au Festival de Berlin et au Festival de Venise.

Il est élu membre de l'Académie des arts de Berlin en 2009, année de sortie en France de *Yella*, avec déjà **Nina Hoss, prix d'interprétation au festival de Berlin en 2007** dont il a fait sa muse, et que l'on retrouve dans *Jerichow* en 2009.

C'est un couple vieux de dix ans. Christian Petzold a dirigé Nina Hoss pour la première fois en 2001, pour un téléfilm, *Dangereuses rencontres*. Depuis, ils ont travaillé ensemble à cinq reprises. Pour *Yella*, Nina Hoss a remporté le prix d'interprétation du festival de Berlin en 2007. Cette année, lorsque *Barbara* a été présenté à la Berlinale, la presse allemande a couvert le duo d'éloges. A 51 ans, Petzold est l'aîné de cette "école de Berlin" qui a redonné de l'éclat au cinéma allemand. C'est aussi, de tous ces réalisateurs, celui qui a le mieux réussi à établir le contact avec le public. Grâce à Nina Hoss. De passage à Paris, le duo revient sur cette liaison artistique. D'abord pour en préciser la nature. "On me demande souvent : "Est-ce que c'est votre muse ?", dit le cinéaste, et il y a une espèce de sous-entendu : "Est-ce qu'il y a une relation amoureuse ?" Non, ce n'est pas ça, c'est la solitude que Nina arrive à transmettre en tant qu'actrice qui m'a séduit."

On était en 2001 et Christian Petzold a fait passer des auditions à deux actrices. L'une jouait "avec passion", l'autre, Nina Hoss, 25 ans, était "*vide, au bon sens du terme*", se souvient le réalisateur. "Elle posait des questions et n'apportait pas tout de suite de propositions, ce qui m'a inquiété au début." L'actrice sortait d'une école d'art dramatique, où elle s'était délibérément débarrassée de son assurance. "Je lisais et je récitais très bien, raconte-t-elle. Mon professeur m'a félicitée et m'a dit : "C'est du bluff, tu ne sais pas ce que tu dis." J'ai décidé de ne plus jamais faire semblant de savoir."

Tout au long de la décennie, Nina Hoss a poursuivi sa carrière au théâtre (elle vient de créer *La Cerisaie* à Berlin avec le Deutsches Theater) et au cinéma, retrouvant Christian Petzold, qui lui a donné le premier rôle dans ses trois derniers films, *Yella*, *Jerichow* et *Barbara*. Trois films qui marquent un glissement géographique vers l'Est, ce qui n'étonnera pas chez un homme fils de réfugiés, sa mère des Sudètes, son père de Saxe. "Mes personnages sont en transit. Si l'on regarde la RFA avec Google Earth, on a une impression d'ordre, parce que les Allemands sont ordonnés, mais en dessous tout est en flux. Nina est une actrice qui n'est jamais arrivée, qui n'est jamais chez elle. Elle projette la solitude comme personne."

Il ne s'agit bien sûr pas de répéter cette même figure à chaque film. *Barbara*, situé en République démocratique allemande (RDA) en 1980, marque une rupture. En riant, Christian Petzold explique que ses amis de l'école berlinoise lui ont reproché le conformisme de sa mise en scène, qui utilise pour la première fois le champ-contrechamp. "Mais si j'avais laissé la caméra à l'extérieur des personnages, je me serais mis dans la position de l'Etat et de la police qui les surveillent. Or il fallait montrer ce qui se passait entre les êtres, la méfiance, la nécessité de scanner l'autre sans répit, un climat d'angoisse permanente. On ne pouvait filmer ça qu'en se plaçant tout le temps au niveau du regard des personnages."

“Barbara” ou la RDA telle qu’on ne l’a jamais vue

Primé à la Berlinale 2012, porté aux nues lors de sa sortie en Allemagne, le dernier film de Christian Petzold arrive en France le 2 mai. Une grande œuvre de la nouvelle école de Berlin, qui invite à méditer sur la liberté.

26.04.2012 | Propos recueillis par Ralf Schenk | [Frankfurter Rundschau](#)

Christian Petzold, avec votre film *Barbara*, vous nous proposez un voyage dans l’Allemagne de l’Est de 1980. Il s’agit de votre premier film historique et vous avez choisi un pays qui vous était probablement très étranger.

Christian Petzold Non, en réalité la RDA m’a toujours été assez familière. Mes parents ont fui l’Allemagne de l’Est. J’ai commencé par vivre en RFA, dans un centre d’hébergement. Ensuite, entre 6 et 16 ans, j’ai souvent passé les vacances d’été dans ma famille en RDA. Là-bas, mes parents pouvaient se flatter d’avoir réussi : ils étaient partis au bon moment et ils pouvaient s’offrir le luxe d’avoir une Ford, par exemple. Dans ces moments-là, ils me faisaient un peu honte. Mais au fond ils ne revenaient pas “de l’autre côté” pour afficher une quelconque supériorité, mais parce qu’ils avaient le mal du pays. Etrangement, ils nous ont transmis cela à mon frère et à moi. Nous étions tous les deux toujours très impatients de retourner à l’Est. Quand le Mur est tombé [en 1989], ce pays, notre deuxième patrie, a disparu. Il y a quelques années, j’ai eu un flash-back alors que je tournais le film *Yella* avec Nina Hoss à Wittenberge [dans le Brandebourg]. Je me suis soudain rappelé mes voyages d’enfance en Thuringe et en Saxe. C’est là que j’ai commencé à m’intéresser de nouveau à la RDA et à ce que j’avais perdu.

Avez-vous cherché des sources d’inspiration dans la littérature ? *Barbara* ressemble à une nouvelle.

A vrai dire, je me suis surtout inspiré de deux livres pour ce film. D’abord, une nouvelle de Hermann Broch intitulée *Barbara*, qui se déroule en 1928 et dans laquelle une femme médecin trouve du travail dans un hôpital de province pour dissimuler ses activités de communiste. Ensuite, du roman de Werner Bräunig *Rummelplatz** [Champ de foire]. Il y a deux passages dans ce livre qui sont restés gravés dans ma mémoire. Le premier raconte comment un médecin, fils de bonne famille, s’enthousiasme tout à coup pour le travail physique dans une mine d’uranium. C’est par le travail qu’il va se définir et “s’objectiver”. Dans la littérature et le cinéma de l’Ouest, le travail avait presque complètement disparu. L’autre passage qui m’avait beaucoup plu est celui qui évoque l’exode à l’Ouest de pratiquement toute la main-d’œuvre masculine qualifiée et qui raconte comment les femmes prennent la place des hommes. Les femmes ont alors commencé à se percevoir différemment, et je voulais aborder ce sujet.

Avant de tourner, vous avez l’habitude de visionner des films avec votre équipe pour vous mettre dans l’ambiance. Qu’avez-vous visionné cette fois ?

Evidemment, j’ai visionné plusieurs films d’époque pendant que j’écrivais le scénario. Mais je ne me suis vraiment inspiré que de *Jahrgang 45* [Millésime 45], de Jürgen Böttcher. Moins pour l’intrigue que pour la sensibilité qui se dégage de ce film. C’est le film de la nouvelle vague de la Defa [la société de production d’Etat est-allemande] : un portrait authentique de cette génération qui a vécu en 1968 à la fois le plus grand espoir et la plus grande désillusion de sa vie. Le printemps de Prague avait insufflé une bouffée d’air et de volupté dans le système. Quand les chars du pacte de Varsovie sont entrés dans Prague, c’était fini. Ce qui m’a fasciné dans *Jahrgang 45*, c’est que le héros est un jeune travailleur qui profite de trois jours de vacances pour se rassurer sur sa vie amoureuse [son amour pour une jeune fille] avant de retourner travailler. Le travail est un fondement de son identité. Travail et amour sont ici étroitement liés, alors qu’à l’Ouest on a toujours l’impression que l’amour doit être dérobé au travail, ou qu’il est réservé aux vacances.

Dans votre film, le travail s’exerce dans un hôpital du nord de la RDA. L’héroïne, Barbara, est une femme médecin de La Charité [grand hôpital de Berlin-Est] qui a été sanctionnée [pour avoir demandé à quitter le territoire] par une mutation en province. Dans cet établissement, elle ferait la connaissance d’un collègue dont elle se méfie beaucoup les premiers temps.

L’hôpital joue ici le rôle de l’usine, c’est le lieu de production. Deux personnes qui ne s’aiment pas vraiment s’y rencontrent. Le médecin-chef est un prolétaire : c’est un homme qui est devenu médecin non pas parce que son père l’était, mais parce que le système lui offrait, à lui comme à bien d’autres, la possibilité de suivre des études supérieures pour exercer un métier très qualifié. C’est pour cela que j’ai voulu confier le rôle à Ronald Zehrfeld, qui confère une forte présence physique au personnage. Arrive ensuite de Berlin la femme médecin qui veut quitter la RDA. C’est une femme d’un niveau dit supérieur, qui dégage une certaine arrogance sociale. Cela dit, elle n’affiche sa suffisance qu’après avoir été rabaissée par les circonstances. Elle se demande de quoi les dirigeants ont peur. Sa réponse ? **De la bourgeoisie cultivée !**

PROCHAINE SÉANCE :

Laurence Anyways

Jeu 25 18h00 – 21h00

Lundi 29 14h30 – 21h00

Court métrage : « **BLINKY™** » de Robinson Ruairi

Irlande, 2010, Fiction, Couleur, Anglais (VOST).12'00

Bientôt chaque maison aura un robot comme assistant. Ne craignez rien. C’est sans danger. Tourné à grand renfort de moyens avec un scénario sans faille, une interprétation des plus justes et des décors adaptés au sujet, ce film court pourrait bien être la trame d’un long métrage.



l'embobiné

www.embobine.fr